sation précipitée, il faut quitter l'*Institute* qui éteint ses becs de gaz et suivre la foule qui se disperse à travers la petite ville endormie. — Demain il faudra quitter l'île charmante, après lui avoir donné seulement ce que les Italiens appellent une « occhiata. » Mais j'en aurai emporté, moi, le besoin de revenir dans cette Angleterre si hospitalière — de quoi comprendre mieux quelques vers de Tennyson, quelques pages de Dickens et d'Eliot, — de quoi aussi avoir, devant les yeux, aux heures tristes, d'adorables visions de paysages, des pelouses si tendrement vertes, une mer si froidement bleue, un ciel si finement gris.

II

EN IRLANDE ET EN ÉCOSSE

I

Duras (comté de Galway), juillet 1881.

Le domaine écarté d'où je date ces quelques notes, — les premières d'un voyage en Irlande que les loisirs de l'été me permettent d'entreprendre, — est situé sur les bords d'une anse, repli elle-même de la vaste baie de Galway que ferme le brise-lames des îles d'Aran chantées par Moore. La route qui conduit ici n'est ni très longue, ni mal commode. Le voyageur, parti de Paris le matin, arrive à Londres le soir. Il prend aussitôt un train qui le mène à Holyhead, puis un paquebot qui le porte à Dublin. Le tout demande vingt-quatre heures. Six heures de chemin de fer de nouveau et deux heures de *car*, et voici qu'à trente-six heures seulement de Paris c'est un autre univers, aussi lointain que l'Afrique, aussi particulier, pas beaucoup plus visité par les touristes qui

aiment les voyages classiques et les émotions notées d'avance dans le guide.

... Un autre univers, et d'abord un paysage d'une âpreté austère, qui fait songer à ces autres paysages qu'un fort télescope découvre dans ce cadavre de planète qui est la lune. Au trot de son bidet court sur pattes, le *car* file le long des routes. Ce *car* irlandais est, comme on sait, une voiture à deux roues dont les banquettes, au lieu d'être de face, sont de côté et adossées l'une à l'autre. — La première impression est celle d'une monstrueuse carrière éventrée, dont les débris encombrent jusqu'à l'horizon. Ce ne sont, en effet, que pierres. Les champs étalent un maigre gazon, chargé de ces pierres énormes et grises, entre des clôtures de ces mêmes pierres posées les unes sur les autres, sans ciment. Des maisons ruinées dont il ne reste que les quatre murs, bâtis eux aussi avec ces pierres, attestent que la misère a chassé de leur asile les quelques pauvres cultivateurs de ce dur pays. Dans les champs nettoyés, des moutons paissent l'herbe courte, sans berger. Une lanière de paille tressée va d'une de leurs jambes à l'autre et les empêche de courir. D'autres maisons, couvertes en chaume, apparaissent, habitées par des créatures d'une saleté si prodigieuse que la page célèbre de La Bruyère n'est ici que juste : «On voit dans les campagnes certains animaux

noirs...» Ce sont des paysans irlandais. La première sensation de sauvagerie s'augmente encore à se ressouvenir des cruautés de la *Land League*, et à surprendre l'obscur regard de ces yeux clairs. Ce sont vraiment les rudes enfants de ce rude sol, qu'ils n'exploitent qu'en le débarrassant de sa lèpre de rochers. Quelques-uns, les vieux, portent l'habit à boutons de métal, le chapeau haut de forme, les culottes guêtrées, le tout dans un si prodigieux état de délabrement qu'ils semblent promener sur eux une misère de soixante années. Voici des femmes pieds nus, la tête enveloppée d'une étoffe jaunâtre, puis des enfants aux prunelles d'un bleu encore candide.

> Les villages sont pleins de ces petites filles,
> Roses avec des yeux rafraîchissants à voir...

La grâce de l'âge n'est pas enlaidie, même par les loques. — Il en est de ces enfants comme des frêles églantiers qui, de place en place, et le long de ces routes, ont poussé par la fente d'un mur et qui épanouissent leurs pâles roses que le premier vent disperse. C'est une fleur de vie, bientôt effeuillée, mais une fleur.

... Dans cette âpreté de la contrée, les parcs des landlords s'étendent comme des oasis de végétation libre et riche. J'ai visité trois de ces parcs aux environs de Duras, entendez par là quatre ou cinq

heures de *car*. — Une fois la grille franchie, c'est vraiment comme si la baguette d'une fée vous ouvrait un paradis de verdure au milieu du désert de pierres. Les immenses pelouses piquées de pâquerettes blanches et de renoncules jaunes, développent le vert tapis de leur herbe épaisse. Des arbres d'une plénitude de sève incomparable, tilleuls parfumés, frênes délicats, hêtres noirs, poussent à distance les uns des autres dans ces larges pelouses. A l'extrémité de l'allée, le château découpé ses tourelles, derrière les fenêtres desquelles on devine le confort solide qui est la marque propre de la grande existence anglaise. Et de fait, c'est ici, en pleine Irlande Pétrée, la même installation seigneuriale que dans le Devonshire ou le Norfolk. Par derrière le château s'ouvrent les futaies. Les cerfs vivent dans leur enclos particulier, et c'est par douzaines que les gracieux animaux bondissent à l'approche du visiteur. Dans le château, la bibliothèque, aménagée pour les longues soirées d'hiver, est pleine de livres d'érudition qui prouvent que le maître a étudié à Oxford ou à Cambridge, comme le choix des volumes de poésie posés sur la table témoigne que la maîtresse ou les filles du logis gardent ce goût des belles lectures qui est l'exception en France et la règle ici, goût si délicat et si répandu qu'il a permis au plus raffiné des poètes, Alfred Tennyson, d'obtenir une gloire populaire.

Seulement, — car il y a un seulement à cette félicité d'une civilisation comblée, — à la nuit

tombante, il faut fermer les volets pour que le tenancier en révolte n'ajuste pas le landlord aperçu, lisant ou causant, derrière la vitre. Seulement, l'entretien négligé des pelouses qui entourent le château atteste que le landlord est en détresse, et que ses huit mille livres de revenus ne lui sont plus payées. Puis, quand le landlord est en promenade, le salut du paysan se fait rare, ce salut féodal qui ploie le genou en même temps qu'il incline la tête. J'imagine que, vers 1790, la situation d'un seigneur terrien était à peu près pareille en France, lorsque la Révolution avait commencé d'éclater et que cependant la vie continuait, — elle continue toujours, avec ses habitudes de petits plaisirs quotidiens, et le tragique n'y est jamais que l'exception. — Ce qui rend d'ailleurs inexacte par d'autres points cette comparaison, c'est que l'Angleterre, si voisine de grands bouleversements sociaux pour l'observateur, est cependant très solide encore, et l'Irlande participe, même malgré elle, à cette solidité de l'île voisine. Puis tous les landlords irlandais n'ont pas été, uniquement, comme trop de seigneurs en France au dix-huitième siècle, de dangereux ou inutiles extorqueurs d'argent. Beaucoup ont ces deux qualités maîtresses de l'aristocratie anglaise, la première du monde : le respect de soi et la forte culture. Des fondations de toute nature attestent leur bienfaisante présence. Ici, c'est une jetée qui se construit en un coin perdu de la baie, parce que le landlord a obtenu des fonds à Londres. Ailleurs, c'est une maison de

sœurs dotée par l'aïeule du landlord actuel. Les sœurs soignent les malades, tiennent une école. Leur couvent encadré de fleurs est pour un peuple catholique un témoignage charmant de la bonté pieuse des maîtres. Le malheur est que la bonté des grands n'est jamais un titre à la reconnaissance, lorsqu'il y a révolution. Les pauvres voient dans cette bonté la preuve d'une supériorité qu'ils exècrent, et qui les humilie davantage en les accablant de ses dons.

... Pas très loin du dernier des trois parcs où je me suis promené et dans l'intérieur des terres, se dresse la tour de Kilmacduagh, qui mérite d'être mentionnée comme le type d'étranges édifices, spéciaux à l'Irlande, à l'Ecosse, et, paraît-il, à la Sardaigne. Qu'on se représente, construite avec des blocs énormes et montant d'un jet à la façon d'un obélisque, une tour ronde, haute comme un grand phare, et qui mesure une circonférence d'environ douze mètres. La porte est taillée à six mètres au-dessus du sol. Manifestement, on n'accédait à cette tour qu'au moyen d'une échelle. Quelques fenêtres sont creusées par places. Tout à fait en haut, elles se multiplient au-dessous du toit en forme de cône. Ni cette porte, ni ces fenêtres n'ont une apparence qui permette de ranger cette tour, non plus que ses pareilles, — celle de Killala ou de Clonmacnoise, — parmi les édifices

du style gothique ou roman. Quelques archéologues ont supposé que les moines s'étaient ainsi ménagé un refuge où se cacher durant une incursion des Normands ou des Danois. D'autres ont voulu voir là un clocher séparé de toute église, d'autres un simple poste d'observation, d'autres, s'appuyant sur le caractère cyclopéen de la construction, considèrent ces sortes de tours comme l'ouvrage des Celtes anciens et le symbole coupable de quelque obscure religion. Quoi qu'il en soit d'une origine encore discutée, l'effet de cette tour solitaire est puissant sur l'imagination, à côté des abbayes ruinées qui l'entourent et du cimetière qu'elle surplombe. L'incurie des paysans irlandais pour les morts est telle que pas un des tombeaux n'est entretenu. Les dalles anciennes se distinguent des dalles plus récentes par la noirceur moussue de la pierre. Les églises aussi sont abandonnées, mais la nature s'est chargée du soin de parer ces restes vénérables d'une foi antique. De beaux lierres font courir leurs feuilles lustrées autour des fenêtres en ogive que la délicate fragilité de leurs meneaux rend toutes coquettes. Il y a ainsi deux abbayes à trente pas l'une de l'autre. Il semble qu'en Irlande ce fût une coutume d'élever à la fois plusieurs églises sur le même terrain. L'élégance du style gothique achève de donner à ces décombres une physionomie presque jolie, et une impression de tristesse encore plus grande se dégage des landes pierreuses que le *car* doit de nouveau traverser, pour regagner Duras et le

bord de la mer, doucement violette sous la bande orangée d'un ciel du couchant.

II

Killarney, juillet 1881.

Difficilement imaginerait-on la lenteur et la laideur des wagons du chemin de fer qui fait le service du nord au midi de l'Irlande. Une sorte de drap à carreaux jaunes et noirs habille comme d'un « complet » les planches mal jointes. Ce ne sont sur les quais des stations que paysans sordides, vêtus de ce haillon particulier à l'Angleterre, où la blouse est inconnue et le chapeau haut de forme d'un usage universel. Les constables aux tailles gigantesques se promènent, serrés dans leur uniforme sombre. La jugulaire de leur mince casquette leur tombe sur la moustache. Leur bras écarté tient une baguette. Des hommes passent vêtus de longues redingotes noires à collet droit sur un col de chemise sans échancrure. Ce sont des prêtres catholiques. A les voir aller sans soutane, presque pareils à des pasteurs, causant avec celui-ci, puis celui-là, le regard vif, le teint allumé, on devine un clergé voisin du peuple, vivant réellement avec lui, et par conséquent plus capable d'une influence directe sur ce peuple. En réalité, les prêtres irlandais font si bien commerce avec le peuple que la Land League n'a pas eu de

plus hardis soldats. Nous assistons ici à un phénomène, assez inintelligible pour nous autres continentaux, d'un clergé enrégimenté dans un parti révolutionnaire. La rigueur protestante de la politique anglaise, l'origine rustique de presque tous les desservants, et aussi le fait que ces desservants sont payés directement par leurs ouailles, — voilà de quoi expliquer cette attitude unique. Parfois un de ces hommes noirs porte un plastron violet sous son gilet. C'est un évêque, accompagné de son clerc. Les *gentlemen*, mêlés à ces prêtres et à ces paysans, ne se distinguent pas beaucoup du type connu de l'Anglais mangeur de viande, buveur d'ale, lourd, athlétique et délibéré. Vers dix-huit ans, souvent une fraîcheur du sang éclate sur les joues, qui, cinq années plus tard, s'épaissira en rougissements pléthoriques. Tout cela donne l'impression d'une race peu entamée, mais sans beauté. Même la face aplatie de beaucoup d'enfants du peuple, le nez court, les pommettes saillantes, font songer à quelque atavisme finnois, et à une infiltration du sang des races jaunes. La rareté des jolis visages de femmes et l'absence de costumes originaux achève d'enlever au spectacle de cette foule tout caractère de grâce, — et de station en station, cependant, le train, parti d'Ardrahan, a déjà quitté l'Irlande pierreuse pour entrer dans l'Irlande herbue. Ennis, la vieille cité du comté de Clare, est dépassée. Le Shannon a roulé son eau noire sous les arches du pont. Nous stoppons à Limerick, dont la capitulation fameuse revient

encore dans la conversation de ces insulaires qui ne savent pas oublier. Puis c'est Mallow, et l'Irlande boisée commence. Les montagnes vertes s'arrondissent sur un ciel clair, et le nom de Killarney se lit sur les murs de la gare où nous descendons.

Killarney est célèbre par son lac, ou mieux par ses lacs, car il y en a trois : le *Lower lake*, qui est le plus considérable, et qu'un mince détroit sépare du second, le *Muckross lake*. Un long chenal conduit de ce dernier au lac supérieur, le *Upper lake*, semé d'îles. La vaste étendue de ces belles eaux, la variété des sites qui les environnent, les légendes qui enveloppent comme d'une vapeur romantique les rochers, les cascades et les bruyères, — autant de caractères qui font de la promenade à Killarney un des attraits d'un voyage en Irlande, attrait maintes fois tourné en déception. Car le ciel capricieux de cet entonnoir de montagnes se brouille durant des semaines, et c'est alors, sur la nappe du lac, toute brune, la pesée lourde des nuages qui s'effilochent aux pointes des arbres. C'est des sautes de vents qui frangent d'écume les vagues noirâtres. C'est la pluie encore, fine et continue, qui donne à ce lac, moucheté d'innombrables gouttelettes, l'aspect fantastique d'un parquet mouvant de point de Hongrie. Et c'est surtout la perspective cruelle du journal à seize pages

désespérément feuilleté dans la salle commune d'un hôtel, traversée par des tribus d'Anglais et d'Anglaises d'une dignité implacable. Toutes tortures qui parfois, et ce fut mon cas, ne durent qu'une journée. Leur souvenir rend plus aimable encore le vagabondage, à force de rames, sous le ciel nettoyé de son brouillard, et sur l'eau, rendue à sa franche couleur naturelle d'un noir frais et souple qui se transforme en bleu vaporisé vers l'horizon.

... La barque glisse donc sur une des baies du *Lower lake*. L'abondance des îlots est une des originalités de ce lac. Beaucoup sont des rochers sur lesquels une touffe de bruyères allume un incendie rose. D'autres, comme Innisfallen, sont des oasis immobiles d'une verdure presque surnaturelle, tant elle est opulente. C'est vers cette île que la barque se dirige, doublant une pointe sur laquelle surgit, parmi un bosquet fleuri, le château de Ross, jadis habité par un des O'Donoghue. Cet étrange châtelain était une façon de sorcier, qui, parvenu sur le tard de sa vie, appela sa femme et, lui montrant une cuve, lui signifia qu'elle eût à le couper en morceaux, quand il aurait bu d'un certain breuvage, puis à le jeter dans cette cuve. Après sept semaines, il en sortirait haut comme un enfant de trois ans. Pour éprouver si cette pauvre femme aurait le courage d'exécuter la terrible opération,

il évoqua devant ses yeux des spectacles effrayants, qu'elle supportait sans pâlir, quand lui ayant montré son fils mort, la femme jeta un cri et le château s'écroula. Le laboratoire vola en éclats. O'Donoghue ne reparut jamais. Pourtant, il vit encore, et à des nuits marquées de l'année, dressé hors du lac, il chevauche sur l'eau, qui s'illumine. Son destrier blanc est ferré d'argent. Une meute le suit, aboyante, et il visite son château dont les tours se relèvent, pour s'écrouler à nouveau, quand, à la première pointe du jour, le mélancolique revenant doit regagner son autre palais sous les eaux.

Cette île gracieuse d'Innisfallen a été chantée en des vers gracieux comme elle, par le poète Thomas Moore : «Suave Innisfallen, adieu. — Calme et ensoleillée puisses-tu être longtemps ! — Combien belle tu es, que d'autres le disent. — Mais le *sentir*, combien tu es belle, n'appartient qu'à moi.

«Suave Innisfallen, adieu, — et longtemps puisse la lumière sourire autour de toi — tendre comme elle était dans ce soir tombant, — où pour la première fois je t'ai vue, toi, l'île féerique...»

Elle est d'une impression étrange en effet, au soir tombant, cette Innisfallen plantée de frênes aux feuilles tremblantes et de houx aux feuilles lustrées. Sur l'herbe épaisse qui grandit parmi les pierres, ruines d'un cloître, l'imagination évoque le tournoiement des pâles fées au clair de lune, et dans les clochettes tachetées des rouges digitales s'abrite sans doute un peuple de farfadets nocturnes qui dorment le jour, tandis que les brebis broutent cette herbe, et que les visiteurs troublent du bruit de leurs pas le silence enchanté de l'île. Le cap étroit qui la termine, résonne à peine du clapotis des houles menues. Un if, battu des vents, a grandi sur cette pointe, et la ligne des montagnes qui entourent le lac se teinte en violet dans la clarté adoucie qui agrandit encore l'ombre des grands arbres.

... Où cette impression de féeries s'exalte encore, c'est dans la visite à la cascade d'O'Sullivan, de l'autre côté du lac et en face de l'île. Les feuillages des chênes et des houx verdoient puissamment dans la terre humide qui foisonne encore en fougères et en mousses. Le filet d'eau blanche se tord, tombe dans la coupe d'un bassin de pierre où il s'amasse en une nappe obscure. A travers les branches, si l'on se retourne, le lac apparaît d'un bleu très pâle, presque confondu avec le bleu, plus pâle cependant, du ciel décoloré. Sur la pointe extrême de ces branches, là-haut, la lumière du soleil blondit. Les délicieuses histoires de l'Arioste s'évoquent à l'esprit, et le sourire, dans cette fraîcheur d'ombre, d'une Bradamante ou d'une Armide. Le murmure de la cascade a je ne sais quoi de doucement continu qui berce le songe, jusqu'à ce que la voix du guide-batelier, descendu à terre

et qui veut raconter la légende d'O'Sullivan, vous rappelle que vous n'êtes qu'un touriste à la merci des guides. Cet O'Sullivan fut un grand chasseur que Fingal récompensa pour n'avoir pas tué un cerf à lui appartenant, — un beau cerf fauve, haut comme un poulain, avec un collier d'or rouge à son cou. Fingal fit jaillir du roc une source de whiskey, changée en une source d'eau quand les héritiers d'O'Sullivan furent dépossédés.

... Et le jour s'éteint dans des vapeurs d'un gris de perle. Le bateau, engagé dans un chenal, avance avec lenteur parmi les plantes d'eau qui tendent le calice jaune ou blanc de leurs fleurs sur leurs larges feuilles étalées. Le reflet rose des bruyères tremble dans l'eau, et c'est une jolie sensation du vaste silence des choses, lorsque, les bateliers ayant levé les rames, le bateau glisse tout seul, et que l'oreille entend le bruit des gouttelettes qui, du bois de ces rames, tombent sur la surface moirée du chenal.

III

Lisdoonvarna (comté de Clare), juillet 1881.

On m'avait dit : la route sera dure, mais vous verrez des prêtres irlandais et un village d'eaux d'un aspect unique. Me voici donc lancé à travers

ce sauvage comté de Clare, patrie des O'Brien et des Mac-Mahon. D'Ennis à Liscannor bay, c'est un paysage de prairies désertes que traversent des corbeaux de la grande espèce qui rasent l'herbe, noirs et leur long bec tendu. Puis les châteaux ruinés abondent. Pas une motte de terre qui n'ait vu mourir son homme, durant les âpres guerres locales du pays. C'est ensuite, sur le bord de la mer et auprès de la baie, les falaises de Moher qui, à elles seules, vaudraient le voyage. La côte tombe à pic d'une hauteur de six cents pieds, et, durant plusieurs milles, les énormes rochers se développent. Des porches d'ombre s'y creusent, et, dans cette profondeur d'abîme, d'innombrables oiseaux de mer tournoient avec un hululement continu, comme d'enfants plaintifs, tandis que la mer glauque écume. Puis la route monte au nord, et le long de ces côtes où périrent les vaisseaux de l'*Armada*, un plateau se dessine, mamelonné de larges pelouses dont la pente dévale vers une sorte de vallée centrale. Une demi-douzaine d'hôtels et deux douzaines de maisons se dispersent sur ces mamelons et dans cette vallée. C'est Lisdoonvarna, station thermale connue depuis quelque dix ans, et qui sert de rendez-vous au clergé irlandais. Sans doute, il vient là quelques Anglais que les médecins envoient faire une cure de silence et de calme, encore plutôt qu'une cure d'eaux, après l'existence excessive de Londres. Mais l'aspect mort des hôtels où végètent ces énervés contraste étrangement avec le bruit et la

gaieté des maisons où discutent les prêtres. Le soir, après un dîner largement arrosé d'ale et de whiskey, ces prêtres vaguent dans les rues, par groupes. L'air vif a fouetté leur sang qui colore leurs joues. Leurs redingotes ouvertes, leur forte carrure, leur verbe haut, la sécurité de leur démarche, tout révèle en eux des personnages libres, indiscutés et hardis. Ils sont en vacances ici, et, une fois rentrés à leur auberge, joueront au *loo* — un jeu très analogue à *la mouche* dont il est parlé si spirituellement dans la *Béatrix* de Balzac — très tard dans la nuit. Ils vivent là d'une vie franche et heureuse, sans que personne songe à les suivre de ce regard méfiant des campagnards de France qui voient passer leur curé. Les événements de cette année ont, une fois de plus, montré l'étroit lien qui unit ce clergé et cette population catholique d'Irlande. J'ai recueilli quelques notes, incomplètes, mais que j'espère exactes, sur le détail des mœurs de ces prêtres. Je les transcris à peu près telles quelles.

Le plus souvent, le prêtre irlandais est fils d'un paysan. Il a été élevé en pleine sauvagerie des champs, à courir pieds nus parmi les pierres. Vers sept ou huit ans, il a été envoyé à l'école nationale. On appelle ainsi les écoles primaires, qui sont nombreuses, gratuites et bien tenues. Un des traits particuliers du paysan irlandais est la gâterie de

l'enfant tout jeune. Aussi le travail des champs n'est-il exercé que par les adultes, et le garçonnet peut étudier en pleine liberté de ses heures. Vers les douze ans, si l'enfant a montré quelque disposition, surtout s'il a dans la famille quelque personne appartenant au clergé, on l'envoie dans une façon de collège préparatoire. Dès lors, il faudra qu'il soit prêtre. Sa vocation n'est guère consultée qu'en seconde ligne. Le paysan, son père, qui paye les frais de cette seconde période d'éducation, sait que la carrière est bonne, et qu'une fois entré à Maynooth la fortune du garçon est faite.

Maynooth est une petite ville sise à quinze milles de Dublin et qui renferme le plus important des trois grands séminaires où se recrute le clergé de l'île. Les deux autres sont celui de Rome et ce collège des Irlandais à Paris, qui survit, dans la paix d'une des rues aboutissant au Panthéon, à tant d'orages de notre politique. Au siècle dernier, deux autres grands séminaires à l'usage des Irlandais résidaient, l'un à Douai, l'autre à Salamanque. Le séminaire de Maynooth recevait jadis une dotation annuelle qui, sous le présent règne, a été remplacée par une somme d'argent une fois versée. Cette somme, qui constitue le capital de la maison, est assez considérable pour que, tous frais payés, l'administration assure à chacun des cinq cents élèves une pension de vingt à trente livres sterling par année. L'élève est nourri; il est logé. Une fois reçu dans le séminaire, il a huit années d'études à suivre, durant lesquelles sa pension lui

représente, à lui, fils d'un tenancier souvent en détresse, un extraordinaire changement de sa fortune. Qu'un peu d'orgueil en résulte, cela est évident, et surtout un vif sentiment de la dignité de l'état ecclésiastique. Aucune trace de l'influence gouvernementale ne vient montrer au séminariste, comme chez nous, qu'il sera fonctionnaire salarié, et que son rôle dans la machine sociale se mesurera aux fluctuations de l'idée d'autorité dans les conducteurs de cette machine. Le prêtre irlandais est issu du peuple, il va vivre du peuple. Toute la différence entre le rôle des deux clergés tient dans ce fait initial.

Les années de séminaire finies, la période des sacrifices recommence, mais courte et adoucie par l'approche de la situation définitive. Sur le choix de son évêque, qui le connaît souvent depuis son enfance, le jeune homme a été nommé vicaire. Son traitement consiste alors en une somme que lui donne le curé. A cette somme, forcément minime, le vicaire ajoute le produit de ses messes, et, dans certaines paroisses, il augmente ces maigres revenus au moyen d'une dîme prélevée sur l'avoine. Ses parents lui viennent en aide et parfont le reste. Une fois possesseur d'une cure, il les récompensera de ce dévouement, car tout changera et il sera riche. Il aura pour lui d'abord la rente que lui assureront les mariages. Le chiffre de la somme

que les curés irlandais demandent pour célébrer un mariage est presque incroyable. Sur une dot de cent livres sterling, ils ne prennent, me dit-on, pas moins de dix livres. Or, il est rare pour ne pas dire sans exemple, qu'une fille se marie sans une dot, — un autre trait de l'Irlandais qui, celui-là, lui est commun avec le Français, étant de dépenser volontiers la plus grosse partie de sa fortune à doter ses filles. A cette première et grosse rente, le curé en ajoute une autre qui monte beaucoup plus haut. A Noël et à Pâques, il fait une collecte pour lui-même, à l'église. Des dévots de bonne volonté ont préparé des listes sur lesquelles chacun inscrit ce qu'il s'engage à donner. Qu'on réfléchisse que toute la population communie à Noël et à Pâques; que le curé est là, en personne, qui lit de ses yeux le détail des sommes promises, et il ne faut pas une grande expérience de la nature humaine pour conclure que cette seconde source de revenus dépassera encore la première en abondance.

La vie de ce curé, ainsi renté par ses ouailles, leur est d'ailleurs toute dévouée, en charités d'abord, mais surtout en zèle apostolique. Le curé loge à ses frais, et d'ordinaire il vit avec une sœur ou une parente qui tient son ménage. Sa besogne principale est de préparer tous ses paroissiens aux deux grandes communions de l'année. Il faut qu'à cheval ou juché sur la banquette de son *car*, il parcoure sa paroisse, souvent très étendue, pendant deux mois aux environs de la Noël, et deux

mois encore aux environs des fêtes de Pâques. Il court donc à travers les fermes dispersées, s'installant dans une d'elles qui, pour les maisons de la vallée ou de la montagne, devient la «station». Là, il confesse, et donne la communion sur un petit autel portatif qu'il installe de son mieux. La besogne est rude, par les mauvais temps et les mauvais chemins, mais la foi non entamée de ces insulaires en fait une sorte de dictature morale qui n'a pas de rebelles. Un de mes amis me raconte que les curés, eux-mêmes d'une chasteté irréprochable, ont maintenu la chasteté parmi les fidèles à force de terreur, apostrophant les coupables en pleine église, et encore aujourd'hui, dirigeant contre eux des allusions à peine voilées, sans que personne fasse que baisser la tête.

Cette dictature s'augmente de toute l'indépendance que procure une fonction très solide. Une fois la *collation* reçue, le curé devient, en effet, inamovible dans sa cure. Rarement il cherche à la troquer contre une autre, même plus riche, installé qu'il est dans une tranquillité admirable d'existence, qui est celle d'un gros bourgeois de campagne de chez nous, avec toute l'abondance matérielle que ce pauvre pays peut procurer. Cependant, au fur et à mesure des vacances dans l'épiscopat, les curés du diocèse ont à présenter trois candidats aux choix de Rome pour le poste d'évêque. Ces candidats, par ordre de suffrage, sont le *dignissimus*, le *dignior* et le *dignus*. Pie IX est le premier des papes qui ait nommé des évêques en Irlande

choisis par lui hors de cette liste. Le pape actuel semble être revenu à l'ancien usage.

La psychologie du prêtre irlandais semble se dessiner plus nettement à la lumière de ces faits. Encore une fois, le trait primitif, c'est que le prêtre est né du peuple et qu'il vit par le peuple. Il en a donc et les mœurs, et les intérêts, et les idées. Le peuple est devenu révolutionnaire; le clergé est devenu révolutionnaire avec lui. Le prêtre irlandais, chaste et robuste, n'aurait que peu à faire pour se transformer en homme d'action; il n'a rien à faire pour se transformer en homme politique. Tout l'y pousse : sa haine de catholique contre l'Eglise protestante, son sentiment de patriote, l'orgueil naturel à un paysan parvenu, enfin le souci même de sa position matérielle, qui sera d'autant plus belle que celle de ses paroissiens sera plus grande. C'est ici, comme on voit, précisément l'envers de la position politique du clergé français. Avec sa finesse habituelle, Rome a dû ménager ce clergé excentrique, par la peur d'un schisme toujours possible. Quand une Eglise a un extrême sentiment de sa nationalité, elle devient difficilement ultramontaine. C'est bien le cas pour l'Eglise d'Irlande. En attendant, cette Eglise est d'une orthodoxie encore intacte. A la quête pour le denier de Saint-Pierre, même les plus loqueteux des assistants donnent leur pièce de monnaie. Il faut

avoir vu le recueillement de ces pauvres gens lors d'une messe du dimanche, dans une misérable chapelle de village, pour apprécier la distance qui sépare ces paysans des nôtres. Il est probable que rien n'a bougé dans ces têtes depuis que les soldats de Cromwell dispersèrent les moines, dont les couvents écroulés jonchent tant de vallées, de Killaloe jusqu'à Youghal et de Howth jusqu'à Corcomroe. C'est ce fonds ancien de rancune religieuse qui s'unit à la rancune socialiste pour donner à la révolution actuelle ce caractère d'inconnu redoutable, que constatent tous ceux qui connaissent bien le paysan d'Irlande.

IV

Du Connemara, août 1881.

Le Connemara est dans toute la sauvage Irlande le plus sauvage endroit. Non qu'il y ait le moindre danger à parcourir cette ligne de montagnes qui compose la partie nord du comté de Galway. Mais ici, plus de chemins de fer, peu d'hôtels. Des routes étroites. Pour tout véhicule, le *car* de louage. Pour tout gîte, l'auberge. Je recopie quelques notes prises au hasard d'une promenade dans ce dur pays.

... Le train qui vient de l'intérieur de l'Irlande longe la baie de Galway, dont le dessin est charmant à suivre des yeux par le temps clair. L'eau bleue encadre les îles vertes. De gros caboteurs découpent sur le ciel leurs fins cordages, et tout au bout c'est la ville, ancienne et noire. Je ne fais que la traverser, juste le temps de passer devant une construction carrée, la prison. Quoiqu'il ne soit guère que midi, une patrouille armée circule sur le chemin de ronde. Il y a dans l'intérieur des hommes arrêtés comme ligueurs, et l'autorité redoute toujours un coup de main de leurs innombrables complices épars dans la ville et la campagne. Il est impossible de faire cent pas en Irlande, sans qu'un incident vous rappelle l'étrange état de révolution latente et continue, dont l'île souffre.

... La route la plus courte pour aller de Galway au Connemara est celle du Lough Corrib, énorme nappe d'eau qui est comme le type des lacs démesurés de l'Irlande. Un bateau à vapeur un peu moins grand qu'une des mouches qui vont d'Auteuil à Charenton, fait le service. Ce mince bateau s'engage d'abord dans une rivière qu'il remonte et dont l'eau, comme celle du Shannon et en général de toutes les rivières irlandaises, est d'une intense couleur noire. La quantité de tourbières que le voyageur traverse explique assez cette infiltration de la terre sombre dans l'eau courante. Des prairies et des châteaux ruinés apparaissent